

Michel Onfray ou Le ton libertaire (entretien)

Sébastien Charles

Volume 9, Number 2, Spring 1999

La philosophie à portée de voix

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/801135ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/801135ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

1181-9227 (print)

1920-2954 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Charles, S. (1999). Michel Onfray ou Le ton libertaire (entretien). *Horizons philosophiques*, 9(2), 109–119. <https://doi.org/10.7202/801135ar>

MICHEL ONFRAY OU LE TON LIBERTAIRE¹

«Je demeure persuadé qu'il faut refuser tout pouvoir ; c'est l'attitude la plus efficace contre les pouvoirs, et, comme on l'a dit, la plus offensante. Les chemins de la liberté sont encore mal connus».

ALAIN

*Vous avez commencé à écrire en vous consacrant à Georges Palante. Pourquoi vous intéressait-il? N'est-il pas pour vous le révélateur d'une vie esthétique projetée sans être accomplie? Palante a-t-il, selon vous, manqué de courage ou bien le conformisme de son époque, si bien décrit par Louis Guilloux dans *Le sang noir*, était-il trop fort?*

Georges Palante m'a intéressé parce qu'il formule le premier en France un nietzschéisme de gauche. Alors qu'une erreur d'appréciation fait du philosophe allemand un paragon de germanité réactionnaire et conservatrice, avant la Première Guerre Mondiale, Palante formule un idéal philosophique qui laisse à Nietzsche toute son envergure.

J'ai également aimé que cet homme ait servi de modèle à Louis Guilloux et soit devenu un genre de personnage conceptuel dans *Le sang noir*, le roman dont il est le héros sous le nom de Cripure - pour le raccourci de la contrepèterie : Cripure de la Raison Tique. Le devenir littéraire d'une figure singulière m'attire.

Enfin, j'ai apprécié chez lui la pensée tragique, le corps difforme induisant une pensée singulière, ce qui illustre la thèse

1. Cet entretien paraît sous une forme quelque peu différente dans *Une fin de siècle philosophique. Entretiens avec André Comte-Sponville, Marcel Conche, Luc Ferry, Gilles Lipovetsky, Michel Onfray et Clément Rosset*, Montréal, Liber, 1999.

nietzschéenne de la philosophie comme confession et autobiographie d'un corps. De même, l'opposition radicale, puisque c'est une antinomie chez lui, entre l'individu et la société. Le travail du philosophe consistant à rendre possible cette belle figure qu'est l'individualité. En ce sens, loin d'une interrogation sur le courage, la perspicacité, l'accomplissement ou le conformisme, Palante suit sa route, en individu solitaire sachant la cause perdue, mais œuvrant à la revendication désespérée de l'individu.

Vos premiers ouvrages insistent sur le côté salvateur de cet infarctus qui vous a amené, très jeune, à côtoyer la mort. Cette expérience douloureuse vous a-t-elle détourné à jamais d'une voie philosophique possible (l'académisme universitaire par exemple) pour vous centrer désormais sur l'existence des individus, dans sa fragilité même, comme condition d'émergence d'une pensée?

L'infarctus n'a rien à voir avec ma carrière selon le vilain mot qui convient. J'ai refusé la carrière universitaire que me proposait ma directrice de thèse (notamment un poste à Ottawa, puis un autre à Fribourg) par principe, car on ne devient pas philosophe à l'Université. Tout juste professeur de philosophie, exégète, commentateur, glossateur, anatomiste du texte des autres, lecteur. Rien n'est plus antinomique que l'institution et la liberté de penser ou d'écrire.

J'ai opté délibérément pour la voie libertaire de l'écriture sans contrainte, en pleine connaissance de cause et après ma thèse. C'est plutôt l'épreuve de la soutenance qui m'a définitivement fait comprendre que je n'étais pas fait pour ce monde de conformisme, de reproduction sociale et intellectuelle, d'académisme, de féodalité et de lutte de pouvoir. Je n'aime pas cette chambre stérile qui fabrique des professeurs qui fabriquent eux-mêmes des professeurs et confinent la philosophie dont j'attends, pour ma part, qu'elle sorte de l'institution pour produire des effets dans la vie quotidienne et la rue. Je n'aime que les philosophies existentielles susceptibles de

concerner une subjectivité, un corps, une vie. Je n'ai aucun goût pour les pures spéculations intellectuelles et systématiques. En ce sens l'infarctus, loin de m'apprendre quelque chose, m'a conforté dans la voie pour laquelle j'avais déjà opté.

Pourquoi, dès Le ventre des philosophes et L'art de jouir, avoir mis l'accent sur l'olfactif et le gustatif, sur les sciences de la bouche et du nez, au lieu du tactile, de l'auditif ou du visuel? Y a-t-il chez vous un privilège accordé à certains sens sur d'autres comme, chez certains philosophes que vous critiquez, celui qu'ils accordent à la vue sur tous les autres?

Je veux un corps réconcilié et non pas mutilé. Si je lutte contre la hiérarchisation qu'opèrent les idéalistes et les spiritualistes qui privilégient les sens de la mise à distance sur ceux du contact direct, ça n'est pas pour procéder comme eux en inversant les rôles et en donnant une place majeure à certains sens contre d'autres. Pour réhabiliter tous les sens, j'ai écrit plusieurs livres : trois de gastrosophie - je reprends le terme à Fourier - (*Le ventre des philosophes*, *La raison gourmande* et *Les formes du temps*²), mais aussi deux de peinture (*L'œil nomade*³ et *La Métaphysique des ruines*⁴), le premier sur un contemporain, le second sur un maniériste. Puis un certain nombre de textes consacrés à la musique contemporaine (dans *Le désir d'être un volcan* et *Les vertus de la foudre*⁵), sans compter des textes pour une cantate, des cycles de mélodies, un opéra radiophonique et un opéra pour mon ami le musicien Éric Tanguy (*Hommage à Jérôme Bosch*, *Le libertin foudroyé*, *Chronos*, etc.). De sorte que, me semble-t-il, le nez, la bouche, l'œil et l'oreille trouvent leur compte de manière égale. Ces quatre sens offrant des variations sur le thème du toucher.

2. *Les formes du temps. Théorie du Sauternes*. Les références complètes aux ouvrages de Michel Onfray sont données en annexe.
3. *L'œil nomade. La peinture de Jacques Pasquier*.
4. *Métaphysique des ruines. La peinture de Monsu Désidério*.
5. *Les vertus de la foudre. Journal hédoniste II*.

Dans Cynismes, vous appelez de vos vœux l'émergence de nouveaux cyniques s'instituant comme individualités d'excellence face aux mentalités de groupe. Peut-on encore être cynique aujourd'hui quand la nature n'a plus aucune fonction normative? Selon Clément Rosset, que vous appréciez, «le mythe d'un retour à la vie simple et naturelle, d'une récupération de son essence et de son authenticité, est le vieux rêve qui, depuis les Cyniques, n'a cessé de trouver des adeptes parmi les consciences malheureuses et angoissées»⁶. En quoi votre cynisme échappe-t-il à cette analyse, vous qui semblez loin d'être une «conscience malheureuse» de type hégélien?

Dans une civilisation, revendiquer un retour à la nature, ou la nature comme modèle, ne peut échapper à la position artificialiste : le modèle naturel est culturel, la volonté qui préside à ce mouvement vers la nature est animée par des tropismes culturels. On n'échappe pas à la civilisation, même quand on demande des leçons aux animaux, comme Diogène ou Cratès. Dire de la nature qu'elle donne des leçons qu'on doit prendre pour impulser une révolution, c'est laisser les pleins pouvoirs à la culture. Rousseau n'échappe pas à ce paradoxe : sa nature est une production intellectuelle, culturelle, cérébrale. Pas plus Michel Serres aujourd'hui dont l'option écologiste, au sens large du terme, montre un volontarisme culturel. Et c'est tant mieux.

Ce que l'on peut attendre de la nature, c'est qu'elle dure, qu'elle fournisse encore et toujours un certain nombre d'informations et de vérités pour des hommes de plus en plus urbanisés. L'aliénation des corps a beaucoup à voir avec la rupture du plus grand nombre avec les rythmes de la nature, les plaisirs qu'elle offre, les conditions d'hédonisme qu'elle rend possibles. En ville, les sens s'atrophient : la nature demeure un modèle pour permettre aux hommes de conserver ce qui demeure d'animal en eux et qui peut fournir des occasions de jubilation. Le sensualisme et l'hédonisme exigent la nature propédeutique à la formation d'un corps adéquat.

6. Clément Rosset, *L'anti-nature. Éléments pour une philosophie tragique*, P.U.F., «Quadrige», 1973, p. 152.

Dans l'Art de jouir, vous vous intéressez au corps dans son intégralité, corps qui est à vos yeux le lieu d'émergence des grandes pensées. Comment expliquez-vous que, pour un idéaliste, soit à réduire cette condition même de sa philosophie? L'idéaliste n'est-il pas, à vos yeux, un intellectuel masochiste?

L'idéaliste peut être masochiste, c'est possible, mais pas obligatoire. En revanche, il vit dans un monde qui n'existe pas et qu'il a construit pour s'y sentir mieux à l'aise que dans le monde réel. Il s'illusionne en sacrifiant à des Idées pures, à des Concepts, à des Transcendances, des Idées de la Raison, qui ont la consistance des songes. L'idéaliste formule dans le registre philosophique ce qui triomphe dans le religieux sous les rubriques du Sacré, du Divin, de l'Absolu. Il est le prêtre laïc d'un culte dont il invente les dieux pour justifier son propre ministère.

Dans La sculpture de soi, vous prônez une éthique esthétique, c'est-à-dire une valorisation de la construction de soi. Vous évoquez l'éducation des sens mais celle du sens paraît elle aussi essentielle. Faut-il mener de concert l'éveil du goût sensuel et l'éveil du goût intellectuel? Quelle place accordez-vous aux plaisirs intellectuels, comme ceux de la lecture ou de l'écriture?

L'éducation des sens doit se doubler d'une éducation intellectuelle, bien sûr. Et vice versa. L'une sans l'autre n'aurait aucun sens. Et pour parodier Rabelais, je dirais : jouissance sans conscience n'est que ruine de l'âme. Il faut éveiller les cinq sens, le corps, au plus tôt. Les éthologues et les neurobiologistes nous en ont fait la démonstration et en ont apporté les preuves. Le cerveau, comme les récepteurs olfactifs, la motricité, l'intelligence, la mémoire, relèvent d'une habitude. Toute sculpture de soi, des premières années aux dernières heures, suppose cette tension vers toujours plus de savoir, plus de conscience, d'informations, de jubilations, de voluptés, de plaisirs. On ne peut raffiner les sensations, les émotions et les perceptions sans ouvrir la conscience et travailler l'intelligence. L'écriture, la lecture, le calcul, exercent l'esprit aux travaux intellectuels puis spirituels que suppose l'usage hédoniste de soi.

Votre refus de tout moralisme et votre répulsion épidermique à l'égard de toute forme de religiosité font réagir certains philosophes qui trouvent votre projet sympathique mais le taxent d'arrière-garde. En substance, Luc Ferry ou Gilles Lipovetsky m'ont avoué ne pas comprendre votre position extrême face à la religion ou à l'État dans une France aujourd'hui laïque et démocratique. Que leur répondriez-vous?

Précisons : je refuse le moralisme, pas la morale. *La Sculpture de soi* est une proposition éthique, hédoniste et *Politique du rebelle* sa formule élargie à la société. En revanche, je n'apprécie pas le travestissement de la morale chrétienne sous les oripeaux philosophiques tels que la pratiquent ceux qui, aujourd'hui, font des livres de philosophie en fonction de la demande, en libéraux convaincus, et visent le best-seller en lieu et place de toute réflexion digne de ce nom.

En matière d'arrière-garde, je n'ai guère de leçon à recevoir de ceux qui font leur fonds de commerce d'arrêter l'art à Debussy et Cézanne, réjouissant de la sorte aussi bien la concierge que le responsable des affaires culturelles du Front National. Pas plus je n'ai à croire ceux qui trouvent des vertus révolutionnaires à Mère Teresa et Jean-Paul II quand ils m'estiment en retard. Je ne pense pas en termes d'avance ou de retard, d'arrière ou d'avant-garde, mais de conservateurs et de réactionnaires. Les pensées qui méritent et obtiennent la Légion d'honneur - même en catimini - ne font pas la loi dans mon esprit.

Le combat demeure pour des Lumières contemporaines et les obscurantistes, actuellement, avancent masqués : je crois toujours utile le combat que je mène, ne sacrifiant pas, quant à moi, à l'idée que la France du fascisme galopant, des millions d'exclus et de pauvres, des démunis et des déshérités, de l'indigence intellectuelle et culturelle, soit un modèle d'humanisme et de vertu démocratique.

Dans La raison gourmande, vous écrivez que «toute jouissance personnelle n'a de sens que par et pour celle d'autrui» (p. 77). J'aurais plutôt pensé que l'hédonisme supposait, au contraire,

un individualisme certain. Comment expliquez-vous cette part d'altruisme que vous revendiquez? De quelle manière précise se manifeste-t-elle?

L'individualisme que je revendique n'a rien à voir avec l'égoïsme et il ne faut pas confondre. L'individualiste pense qu'il n'y a que des individus, que l'individu est la mesure et l'idéal de toute chose; l'égoïste pense qu'il n'y a que lui. J'essaie d'être individualiste; je tâche de ne pas être égoïste. La jouissance d'autrui m'est nécessaire parce que je n'aurais pas de plaisir si je devais le prendre contre un autre ou malgré lui. Son plaisir est constitutif du mien. Toute éthique vise l'élargissement de la maxime individuelle : j'agis comme j'aimerais que les autres agissent avec moi. Et mon hédonisme à leur endroit vise celui qu'ils pourraient pratiquer dans ma direction. Faire jouir est une jouissance et il faut, de manière alternée, donner et prendre du plaisir. Le plaisir malgré l'autre serait la voie ouverte à un amoralisme intégral. Ma maxime éthique est simple, je dois sa formule à Chamfort : «Jouis et fais jouir, sans faire de mal ni à toi ni à personne. Voilà toute la morale». J'y souscris intégralement et chacun de mes livres tâche de dire comment on peut pratiquer cette maxime.

Le plaisir d'écrire un journal hédoniste tel votre Désir d'être un volcan fait sans doute partie de votre conception philosophique de l'individualité humaine. Mais n'y a-t-il pas une part importante de narcissisme dans un projet hédoniste? Ne se construit-on pas aussi pour se donner en exemple?

Il faudrait s'entendre sur la question du narcissisme. La tradition judéo-chrétienne enseigne le moi haïssable, le je indéfendable, elle oblige au travestissement et à la haine de soi, sinon à la fâcherie avec soi. Je ne vois pas quelles bonnes raisons il y aurait à se détester, à ne pas s'aimer. Maintenant, je n'en vois pas plus à s'adorer, se vénérer, prendre un plaisir absolu à soi. Le narcissisme que je trouve indéfendable est celui-ci : le plaisir excessif pris à soi-même, l'amour inconsideré de soi. Entre haine de soi et adulation de soi, il y a place pour ce que Foucault appelait un souci de soi.

En ce sens je revendique, en effet, un narcissisme singulier : celui qui suppose qu'on soit capable de travailler à soi, à l'élaboration, la construction et l'échafaudage de soi, sans hypertrophie, en sachant qui l'on est, ce que l'on est, comment on peut agir sur soi, etc. C'est, bien sûr, l'antique projet socratique du «Connais-toi toi-même». Des siècles de discrédit du moi et du je, du corps et de soi sont à dépasser, mais sûrement pas au profit de l'excès inverse qui supposerait une vénération de soi telle que l'hédonisme consumériste, libéral et marchand le propose.

Loin de se donner en exemple à autrui, l'hédoniste passe par le narcissisme pour être exemplaire à ses propres yeux et seulement eux. *Le Journal hédoniste* est un carnet de route existentiel qui me permet de voir comment je tâche de vivre mes pensées et de quelle manière j'essaie de penser ma vie, mon existence. À charge pour le lecteur d'en faire l'usage qui lui conviendra. Mais je ne tends pas à l'exemplarité pour autrui, je veux seulement construire mon existence avec le maximum d'efficacité hédoniste, de cohérence et de plaisir.

Votre Politique du rebelle évoque votre anarchisme foncier. Mais cette tendance politique n'est-elle pas condamnée à disparaître dans un monde tendant de plus en plus à la globalisation et au dépérissement des États nationaux traditionnels?

L'anarchisme que je propose n'a rien à voir avec une transformation radicale de la société avec disparition de l'État (dont j'appelle même au maintien et au renforcement), de la propriété privée (que j'estime utile et nécessaire), des classes (je suis pour la différence métaphysique, mais pas l'inégalité sociale) et société radieuse pour demain matin, après la révolution. J'ai très précisément écrit que je n'adhérais absolument pas au projet révolutionnaire.

En revanche, j'ai appelé au devenir révolutionnaire des individus, à pratiquer une attitude libertaire dans toute société, quelle qu'elle soit. Je propose une éthique politique, une éthique dans, par et pour la politique. Dans un monde où triomphe la

globalisation libérale tout autant que dans la société féodale française d'avant 1789, dans la cité grecque ou l'empire pharaonique, la proposition que je fais est tenable : demeurer un individu quand tout invite à devenir un sujet. Le vieil anarchisme du siècle dernier - qui différait du marxisme sur les moyens, aucunement sur les fins - a disparu. Il faut actualiser une résistance individuelle généralisée.

En conclusion, je vous demanderai de vous interroger sur le succès actuel de la philosophie. Ce succès, qu'on ne prévoyait guère, est-il, selon vous, explicable? Pourquoi vos ouvrages le reflètent-ils si bien, et en quoi répondent-ils au goût de notre époque?

Le succès de la philosophie? Je crains que non. Je dirais plutôt le succès d'un usage libéral, marchand, consumériste, médiatique de la philosophie. Que je sache, cette mode, depuis le temps qu'elle dure, n'a pas donné un seul livre, une seule pensée, une seule revue d'où soit sorti de quoi faire avancer réellement la philosophie. En revanche prolifèrent pour de petites peintures des occasions innombrables de faire un peu de notoriété ou d'argent, de réputation ou de narcissisme.

Je désespère qu'une demande de sens importante et généralisée ne connaisse que cette offre faite par ces marchands du temple que sont les nouveaux sophistes qui fantasment sur le modèle intellectuel de l'organisation du plateau de télévision pour, prétendument, pratiquer la philosophie. J'aspire au retour des Universités populaires qui œuvraient en France avant guerre. Elles permettraient d'offrir aux personnes qui le désirent, de la qualité philosophique, des arguments, des raisonnements, des savoirs, des lectures, de les accompagner dans cet univers difficile qu'est la philosophie (sait-on que *l'Histoire de l'art* d'Élie Faure procède de cours donnés en Université populaire?). C'est une tromperie de laisser croire qu'on peut philosopher en improvisant dans un café avec un enseignant de classe terminale pour inducteur.

Quant à mes ouvrages, je les écris sans me soucier de ce qu'ils reflètent d'une époque. Ils sont sûrement un produit de celle-ci parce que je suis moi-même un produit de mon temps. Pour le reste, il me semble que le goût de notre époque est moins dans ce que j'avance que dans ce que produisent les spécialistes du marketing philosophique. C'est devenu leur métier. Chacun le sien.

Sébastien Charles
Département de philosophie
Université d'Ottawa

BIBLIOGRAPHIE DE MICHEL ONFRAY

- Georges Palante. Essai sur un nietzschéen de gauche*, Folle Avoine, 1989.
- Le ventre des philosophes. Critique de la raison diététique*, Paris, Grasset, «Figures», 1989.
- Cynismes. Portrait du philosophe en chien*, Paris, Grasset, «Figures», 1990.
- L'art de jouir. Pour un matérialisme hédoniste*, Paris, Grasset, «Figures», 1991.
- La sculpture de soi. La morale esthétique*, Paris, Grasset, «Figures», 1993.
- L'Œil nomade. La peinture de Jacques Pasquier*, Folle Avoine, 1993.
- La raison gourmande. Philosophie du goût*, Paris, Grasset, «Figures», 1995.
- Métaphysique des ruines. La peinture de Monsu Désidério*, Mollat, 1995.
- Le désir d'être un volcan. Journal hédoniste*, Paris, Grasset, «Figures», 1996.
- Les Formes du temps. Théorie du Sauternes*, Mollat, 1996.
- Politique du rebelle. Traité de résistance et d'insoumission*, Paris, Grasset, «Figures», 1997.
- Les Vertus de la foudre. Journal hédoniste II*, Paris, Grasset, 1999.